

Les origines de la crise Chinoise

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 136

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249975>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

à
Porrentruy

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Les origines de la crise Chinoise

L'Impératrice régente Sy-Tay-Heou

(Suite.)

La lutte d'influence, je dirais presque le partage, en Chine, est surtout entre cinq puissances : Russie, Japon, Allemagne pour le Nord, France pour le sud, et, notez-le bien, Angleterre pour le Nord, le Sud et le Centre. C'est-à-dire partout, Je laisse de côté les efforts des autres nations (1) pour ne m'occuper que des agissements de la Grande-Bretagne. Ils sont la cause du coup d'Etat.

Le peuple anglais est un producteur commerçant et un gros banquier. Pour écouler ses produits, être l'intermédiaire des échanges, trafiquer de l'or, il a besoin d'immenses débouchés. Quand une terre lui paraît nécessaire à cette vie de rapace marchand, l'Anglais dit : « Cette terre sera miéne », alors même que l'immense morceau serait le quart du monde. A la fin de la guerre sino-japonaise, l'Angleterre commit une faute grave. Habituee à contrecarrer les autres puissances, elle se mit violemment du côté du Japon contre la Chine, après avoir fait le contraire pendant toute la guerre. Du coup, elle perdit tous les bénéfices de ses concours passés. L'influence anglaise baissa à Pékin.

Aussitôt la diplomatie britannique reprit la lutte sous la forme dont elle est coutumière : la constitution, par l'or et l'intrigue, d'un parti anglais au sein même de la nation qu'elle veut adjuer à son influence et à son commerce.

(1) Il y aurait cependant beaucoup à dire sur les faiblesses de notre diplomatie en face des insolences anglaises. Mais ce serait un hors d'œuvre.

Feuilleton du Pays du Dimanche 34

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Et cette aphonie, qui était venue, en coup de foudre, briser la carrière de l'actrice, n'était-elle pas une grâce du ciel ? Il ne connaissait pas les desseins de Dieu ; il ne voulait pas les scruter. Dans tout ce qui frappe l'humanité, Dieu à ses secrets ; il n'est pas cruel comme les impies le pensent. Tout ce que pouvait dire le pauvre infirme Yvan, c'est qu'il redoublait de ferveur dans ses prières, de résignation dans l'acceptation de ses souffrances personnelles. Il demandait la guérison de sa mère ; mais en même temps, la lumière divine qui lui mon-

trait ce n'est pas à son empire. Les Sociétés secrètes ont toujours été nombreuses en Chine ; beaucoup de lettrés et de mandarins en font partie. Sous divers noms, avec des chefs différents qui correspondent entre eux, ces Sociétés ont le même but : délivrer la Chine de la domination tartare. Depuis longtemps, les francs-maçons anglais d'Extrême-Orient ont établi des relations avec ces groupes d'association. En ces dernières années, la diplomatie britannique a resserré ces liens par l'entremise des Loges anglaises qui, dans les grands ports, sont des foyers d'intrigues politiques. Voilà l'armée prête à susciter des embarras intérieurs au gouvernement chinois. Avec le faible Kouang-Su, au milieu de l'in vraisemblable remue-ménage amené par les suites de la guerre sino-japonaise, tout marcha très vite. Comme préparatifs lointains, les agents britanniques attirèrent à leurs écoles une foule de jeunes lettrés, leur apprirent l'anglais, en firent des ingénieurs, des constructeurs, des professeurs, etc. C'était un état-major de près de 300 futurs mandarins. Quant aux chefs, surtout à noter pour l'influence à Pékin, *Tchang-Yun-Hoan*, vieux ministre et diplomate gagné à l'Angleterre, à Londres même, pendant les fêtes du Jubilé de la reine ; pour l'action sur le peuple *Kang-yeou-ouy*, jeune Cantonnais, publiciste, réformateur que tous les journaux anglais d'Extrême-Orient célébraient comme le Confucius moderne. Cet agent eut toujours de l'argent pour sa propagande et surtout pour son journal le *Progrès de la Chine*, organe de la régénération de sa patrie par l'Angleterre.

Avec ces données, transportons-nous chez la douairière Tse-Hy qui, du fond de son palais, suit attentivement les événements, renseignée par *Ly-Hong-Tchang* toujours influent à cause de son passé diplomatique. A la fin de

traiter le danger de cette carrière d'actrice, qu'elle avait choisie, qu'elle avait aimée passionnément...

N'est-ce pas profaner la musique, ce don du ciel, de ne la faire interpréter que la passion humaine ?

Il aurait voulu dire ces choses à sa mère ; mais elle ne les aurait pas encore comprises.

Marie-Alice sentait au fond de son âme brûlante comme aux premiers jours, les inoubliables offenses de Boleslas.

Yvan reprit :

— Ma mère, il est certain que notre budget est devenu insuffisant. Notre maison est, désormais, trop lourde ; vous ne pouvez plus faire face à vos engagements. Eh bien ! enrayons ! quittons ce trop vaste et luxueux appartement.

Elle le regarda avec pitié, puis écrivit :

— Cher enfant, comment vivrais-tu dans une chambre étroite et sombre, sans rien pour égayer tes yeux ? Comment te priver d'une

1897, il est certain que tout va très mal dans l'empire : les provinces sont mal administrées, troublées et ensanglantées par des révoltes. Dans les relations avec les Européens, le gouvernement est d'une inconcevable faiblesse. Il cède aux exigences de toutes les puissances ; il laisse occuper Kiao-Tcheou (novembre 1897) par le manque de fermeté contre les rébellions à quelques jours de la capitale. L'année suivante est celle de l'invasion étrangère et du bouleversement des traditions nationales. Sy-Tay-Heou étudie quels sont ceux qui aident Koang-Su à si mal gouverner l'empire. Elle dénombre les hommes, suit leurs actes, en calcule les conséquences et scrute leur but.

Les Hommes. La douairière voit un groupe compact, très anglophile, disposant de beaucoup d'argent et introduisant ses hommes en tous les ministères : *Tchang-Yun-Hoan*, ministre des Finances, président de la Commission des chemins de fer, inféodé à l'Angleterre ; *Kang-Yeou-ouy*, secrétaire principal au ministère des Travaux publics, élève de Dudgeon, Anglais, et de Timothy Richard, Américain ; *Lin*, secrétaire du Tsong-ly-yamen et familier de Koang-Su, élève de l'école des Anglais ; *Kang-Yeou-Tchouan*, frère du Confucius moderne, secrétaire aux chemins de fer, maître ès arts d'une Université anglaise. Ce sont les plus actifs, mais leur groupe contient encore des hommes importants et non moins partisans des Anglais : *Ly-Té-Fan*, président, et *Sou-Tche-Tchen* vice-président du ministère des Rites ; *Chang-Yun-Fou*, vice président du ministère des Finances ; *Yang-Tchen-Siou* et *Song-Pé-Lou*, du Conseil des grands censeurs ; *Yang-Jou-Y*, archiviste de l'Académie ; *Ly-Sio-Gan* et *Ly-Koang-Té*, secrétaires du grand Conseil ; *Liang-Tche-Tchao*, secrétaire à un ministère, idéalistes égarés parmi ces arri-

voiture, toi qui ne peut marcher ?

L'enveloppant d'un tendre regard il répondit :

— Dans une pauvre chambre, et sans notre voiture, je serai heureux, si je vous vois reprendre courage.

Il parlait de se dépouiller de tout ce luxe, dont il était entouré, sans l'apparence d'un regret. A-t-on besoin de grand luxe ici-bas ? Il était, au contraire, tenté de bénir la pauvreté. Le Seigneur aime les humbles. La prière des petits est puissante. Ah ! si Dieu consentait, un jour, à l'exaucer, à jeter un regard de pitié sur son père et sur sa mère !

Vendre le mobilier d'art ! Depuis des jours Marie-Alice y songeait sans pouvoir se résoudre à cette dure nécessité. Devant le conseil d'Yvan, elle s'y résigna.

Tout irait aux enchères ; la vente serait annoncée, avec grande publicité, dans les journaux ; les amateurs afflueraient.

D'un pas lent et accablé, elle s'était mise à